DESCRIPTION
de
L'ISLE St. PIERRE.

LHX22

Library
of the
University of Toronto

L'ILE SAINT-PIERRE

OU

L'ILE DE ROUSSEAU,

DANS LE LAC DE BIENNE.

L'ILE DE St PIERRE

DITE

L'ILE DE ROUSSEAU,

Dans le lac de Bienne

à Berne.

chez G. Lory et C. Rheiner libraires

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lledestpierred00wagn

PRÉFACE.

Un séjour de quelques semaines à l'île de St.-Pierre, m'ayant donné occasion de remarquer avec quel empressement on vient de tous les pays visiter ce petit coin du monde, célèbre par la beauté de son site, et plus encore par la peinture séduisante que Rousseau nous a laissée du bonheur dont il y a joui; j'ai pensé qu'une collection des points de vue les plus remarquables que présente cette île, accompagnée d'une description générale et de quelques détails historiques, pourroit être favorablement reçue du public.

Préface.

Quelques artistes d'un talent distingué, à qui j'ai fait part de ce projet, m'ont offert d'exécuter les dessins nécessaires, et c'est ainsi qu'a été conçu et entrepris ce petit ouvrage, que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs, en réclamant leur indulgence pour les imperfections dont tous nos soins n'ont pu le préserver entièrement.

L'Ile de St.-Pierre est située au milieu du lac de Bienne, à deux lieues de Bienne, à trois de Neuchâtel, et à six de Berne. Elle peut avoir quatre mille pas, ou les deux tiers d'une lieue de Suisse de circonférence, et sa surface contient environ cent vingt arpens de terre, dont un tiers est en vignoble, l'autre en champs et prés, et le reste est laissé en bois. Sa figure est un triangle un peu allongé, dont la pointe est tournée vers l'ouest. Le côté septentrional s'élevant par une pente rapide d'environ cent vingt pieds de haut, forme une terrasse couronnée d'un beau bois de chênes, tandis que vers le midi de riantes collines, couvertes de vignes, d'arbres fruitiers et de jardins, vont se perdre doucement dans une plaine fertile, qui renferme des champs de blé et des prairies. De toutes parts s'élèvent sur les bords du lac des peupliers, des saules, des arbres à fruits, qui environnent l'île d'une enceinte de verdure, et couvrent de leur ombre plusieurs petites baies, qui servent d'asîle à des bateaux.

Une roche de grès, à grain fin, forme la base de l'île entière. Cette roche est immédiatement suivie d'une couche d'argile dure et colorée, que recouvre une argile plus tendre. On trouve ensuite du sable, et enfin une couche de terre végétale, noire et très-fertile. La végétation est plus forte ici que dans aucune autre partie du Canton; ce que prouvent non-seulement la grosseur et la beauté de toutes les plantes

qui y croissent, mais surtout les châtaigniers que l'île produit, et qu'on ne trouve nulle part ailleurs, dans toute l'étendue du Canton de Berne.

Depuis environ quarante ans on a entouré l'île d'un mur, en pierres de taille, qui peut avoir dix pieds de hauteur et deux ou trois d'épaisseur. Il est destiné à servir de rempart à l'île contre l'effort destructeur des eaux; et comme nulle part il s'élève au-dessus du niveau du sol, on peut y faire en tout temps une promenade d'autant plus agréable, qu'on y marche toujours à pied sec. Cet ouvrage, entrepris en 1772 et terminé dix ans après, a coûté, dit-on, près de cent cinquante mille livres de France.

Presque au pied de la pente méridionale et à-peu-près au centre de l'île, s'élève entre des vignes et des prairies, entourée d'arbres à fruits et de grands noyers touffus, la maison qui ci-devant existoit seule dans cette riante solitude. C'est un antique bâtiment surmonté d'une petite tour, qui, joint aux granges et aux caves, occupoit les quatre côtés d'une cour spacieuse. (Le côté septentrional de la cour a été démoli depuis, et on a bâti une belle grange près de la maison.) Ce bâtiment renferme un assez grand nombre de chambres, dont une partie est réservée à l'Intendant de l'hôpital de Berne, qui vient ici tous les ans faire les vendanges pour le compte de cet établissement, auquel l'île appartient; le reste est à la disposition d'un fermier, qui, sous le nom de receveur, y demeure toute l'année.

Cet édifice étoit autrefois un couvent, dédié aux Apôtres St.-Pierre et St.-Paul, et habité par des religieux de l'ordre de Clugny en Bourgogne. Ce monastère, selon d'anciens documens, existait auparavant à Belmont, village situé à une petite lieue de Nidau, sur la route de Berne, et fut transféré ici dans le treizième siècle. Ce qui est certain, c'est que ce couvent est un des plus anciens de la Suisse; car dès l'année 957, le roi Conrard de Bourgogne l'annexa au prieuré de Môtiers-Grandval. L'an 1107, l'île, appelée alors l'île des Comtes, fut donnée aux moines de Clugny, par le Comte Guillaume de Bourgogne. Le couvent qu'elle renfermoit possédoit alors des revenus considérables dans ce qu'on appeloit Inselgau, ou district de l'île, qui comprenoit tout le pays situé entre le lac de Bienne et les villes de Morat et d'Arberg. Ce prieuré essuya une réforme en 1488; ses biens furent réunis à ceux de l'abbaye de Cerlier ou de St.-Jean, sous la condition, que cette abbaye auroit soin d'y faire célébrer le service divin. L'Etat de Berne racheta l'île en 1500, et l'annexa au chapitre des chanoines de Berne, auxquels elle demeura jusqu'à la réformation. Elle fut ensuite donnée, en 1533, à l'hôpital de Berne, en dédommagement des biens qui avoient été légués à cette maison du temps du catholicisme, et qui avoient été rendus aux descendans des fondateurs.

Un prieur et quelques religieux habitoient donc ce séjour paré de toutes les beautés de la nature, et, autant qu'on

peut l'inférer de la richesse de leurs revenus et de l'enceinte spacieuse de leur cave, située tout auprès de leur étroite chapelle, ils y jouissoient largement des biens de ce monde en attendant ceux de l'autre. Cependant, malgré leur séparation du reste des humains, et malgré toutes les douceurs de leur retraite, ces turbulens anachorètes prenoient quelquefois une part trop active aux affaires du continent dont ils étoient séparés. Des présomptions assez fortes les ont fait accuser, ainsi que tout leur ordre, d'avoir trempé dans l'attentat commis sur leur Prince, Guillaume III, Comte de Bourgogne, assassiné à Payerne l'an 1125. Les moines de Cluny, dont ce prince avoit encouru la haine en s'emparant de quelques-unes de leurs possessions, firent courir le bruit, que le diable, sous la forme d'un cheval noir, l'avoit emporté pendant qu'il étoit à la chasse. On leur imputa avec plus de fondement encore le meurtre de son fils Guillaume IV, surnommé l'Enfant, à cause de sa jeunesse. Ce jeune Prince s'étant rendu à Payerne l'année suivante, pour y faire justice des assassins de son père, fut poignardé dans l'église de cette ville, au pied de l'autel où il faisoit sa prière, et une partie de sa suite eut le même sort. Les tombeaux de ce Prince et de plusieurs de ses chevaliers, entr'autres de deux Seigneurs de Glane (*), existoient encore, il y a quelques années, dans

(*) On lit l'épitaphe suivante sur le tombeau d'un Guillaume de

l'ancienne chapelle de l'île de St.-Pierre. Aujourd'hui des futailles pleines de vin en occupent la place, et la pierre qui renfermoit autrefois les cendres d'un Prince de Bourgogne, est reléguée dans un coin de la cour, où elle sert de lavoir aux servantes de la maison.

Autrefois, et surtout dans le quinzième siècle et au commencement du seizième, cette île étoit le rendez-vous favori du diable et des sorcières. Ils y venoient célébrer leurs orgies dans les nuits les plus sombres et les plus orageuses, et choisissoient pour leurs assemblées nocturnes une place qui se distingue encore par une invincible stérilité. Cette aridité du sol s'explique du reste assez bien par la situation de cette place, qui, formant la pointe supérieure de l'île, est exposée en plein aux vents d'ouest et aux tempêtes. — D'après les renseignemens qu'on trouve à ce sujet dans un assez grand nombre de

---

Glane, qui est enterré dans l'église d'Hauterive, près de Fribourg en Suisse :

ANNO MCXLII. III. Idus Febr.
obiit GULIELMUS DE GLANA, *Fundator*,
sepultus in præsenti tumulo.
cujus Pater Petrus et Philippus de Glana, *fratres*,
Anno MCXXVI.
cum Gulielmo, Comite viennensi et salicensi,
cum multis aliis Nobilibus,
injuste ab injustis,
in occasione gladii apud Paterniacum mortui sunt, et in Prioratu cluniacensi in Insula lacus sito, sepulti.

procédures criminelles qui existent dans les archives du château de Nidau, le diable présidoit à ces bacchanales sous la figure d'un homme bien mis, mais toujours en habit verd et en bottes; il servoit à ses convives, qu'il choisissoit de préférence parmi les jeunes paysannes, des viandes noires et des mets échauffans, et après le repas il les invitoit à danser, en jouant lui-même du violon. — Il est hors de doute que ces fêtes infernales ont eu lieu; il est facile d'en pénétrer le but, assez clairement révélé par les désordres qui en résultoient parmi les pauvres et simples villageoises, dont la plupart ont expié si cruellement dans les flammes leur égarement, ou plutôt le crime de leurs séducteurs; mais il n'est pas aussi facile de deviner, qui faisoit dans ces orgies le personnage du diable. Au grand jour, où toutes les actions des hommes seront mises à découvert, où les masques tomberont de tous les visages, seroit-il impossible que sous celui du prince des ténèbres, on ne découvrit les traits d'un soi-disant serviteur de Dieu.

Ici, comme dans les tombeaux des chevaliers Bourguignons, les scènes du présent contrastent d'une manière piquante avec les souvenirs du passé. Tout près de la place maudite où Lucifer tenoit ses assemblées nocturnes au bruit des vents et des orages, un élégant pavillon, environné de chênes touffus, réunit dans les beaux jours d'été une jeunesse brillante et nombreuse, qui s'y rend en foule des rives voisines et y forme souvent des bals champêtres.

Lorsqu'on va de Berne à l'île de St.-Pierre, on s'embarque ordinairement à Gerolfingen, village situé sur la rive méridionale du lac, à deux lieues au-dessus de Nidau. Un port formé par la seule nature, y renferme plusieurs barques de pêcheurs toujours prêtes à transporter des passagers. Les cabanes de ces pêcheurs sont romantiquement dispersées sur le rivage et ombragées de grands arbres; les filets suspendus aux vieux saules qui bordent le lac et environnent les habitations, tout contribue à donner au passage ce charme particulier que Théocrite, et de nos jours Matthisson, ont retracé dans les vers pleins de grâce, où ils ont peint la vie et les occupations des pêcheurs.

Quand la société qui se propose de se rendre à l'île de St.-Pierre n'est pas trop nombreuse, deux personnes suffisent ordinairement pour conduire le bateau des voyageurs. La femme du batelier lui sert d'aide, et moyennant une rétribution modique, on arrive en moins d'une heure au but desiré. Pendant tout ce trajet, on a en face la grande et la petite île, et derrière elles l'œil découvre à chaque instant quelque nouvelle partie des jolies petites villes de Cerlier et de la Neuveville, quelque château ou quelque maison de campagne; tandis que la chaîne bleuâtre du Jura sert de fond à cet agréable tableau. Mais c'est surtout le soir que le charme de ce paysage est inexprimable, lorsque les derniers rayons du soleil dorent les sommets des montagnes, et colorent d'un pourpre

éclatant les nuages et le lac qui les réfléchit; tandis que les parties basses du rivage se perdent dans une vapeur grisâtre, qui rend plus frappante la pompe de ces grands objets.

Le lac de Bienne, qu'on traverse ici à l'endroit où il a sa plus grande profondeur (220 pieds environ), est si peu dangereux, qu'il n'y a presque point d'exemple qu'un bateau y ait péri. Aussi les bateliers s'exposent-ils en tout temps sur ses flots avec une sécurité parfaite. On voit avec étonnement des hommes debout dans de petites nacelles, qui ont à peine la longueur et la largeur de leur corps, et qui s'élèvent de deux ou trois doigts seulement au-dessus de la surface de l'eau, parcourir comme des Neptunes le vaste bassin du lac, souvent même quand il est le plus agité. Des citadines délicates et peu faites à un pareil spectacle, frémissent à cette vue, et tremblent à chaque instant que les vagues n'engloutissent le téméraire; mais l'habile nautonnier, riant de leur frayeur, dépasse en chantant les bateaux plus considérables et disparoît en quelques minutes. Les grandes barques se montrent rarement sur ce lac, et celles qu'on y voit, ne font que côtoyer la rive septentrionale. Elles viennent presque toutes d'Yverdun, et se rendent à Nidau ou même à Soleure, où elles portent du vin et du sel. Leurs grandes voiles blanches et enflées par le vent, qui contrastent avec le bleu sombre des montagnes, forment un coup-d'œil agréable et pittoresque.

On dit que le lac a été autrefois plus poissonneux qu'aujourd'hui. Cette diminution dans la quantité du poisson, a sans doute pour cause le peu de soin qu'on prend d'y restreindre la liberté de la pêche dans la saison du frai. Cependant le poisson y est encore assez abondant. Les meilleures espèces qu'on pêche ici, sont les truites et les brochets; on en trouve quelquefois qui pèsent jusqu'à cinquante livres. Ces poissons ont pour ennemis, outre l'homme, les oiseaux de proie qui habitent les rochers et les montagnes dont le lac est environné. De ces hautes demeures on les voit souvent s'avancer en planant lentement au-dessus des eaux, choisir leur proie, et se précipitant sur elle avec la vîtesse de l'éclair, saisir les plus beaux poissons et les emporter dans leur repaire; — image assez juste des Seigneurs brigands du moyen âge, qui du haut de ces mêmes rochers fondoient autrefois sur les voyageurs sans défense, dont la dépouille leur étoit dévolue par le droit du plus fort.

Arrivé à l'île, on debarque ordinairement sur la côte méridionale dans un port ou baie assez large, qui s'avance dans la terre à la distance de cent pas du rivage, et dont les deux côtés, revêtus en pierre, sont garnis d'une rangée de peupliers. De-là un joli sentier, ombragé des mêmes arbres, conduit à la maison du receveur, où la richesse de la basse-cour, du vivier et d'une cave bien fournie, sont bientôt mises à contribution pour satisfaire l'appétit des voyageurs, aiguisé

par l'air frais du matin. En attendant que le dîner soit prêt, on se rend d'ordinaire au pavillon, qu'on appelle le salon de danse, et d'où la vue peut s'étendre sur l'île toute entière. On y monte par un sentier bordé de haies vives, qui passe entre des vergers et des vignobles, et que de grands arbres fruitiers, courbés en berceaux, protègent de leur épais feuillage. Au bout de ce sentier on se trouve au sommet de la colline, dans le lieu le plus poétique que l'imagination même du Tasse ou de Gessner ait jamais su créer. Sur une esplanade, dont la verdure brillante peut le disputer aux plus beaux gazons d'Angleterre, s'élèvent des chênes majestueux, dispersés sans symétrie, mais plantés assez près les uns des autres pour que leurs rameaux puissent se toucher sans se nuire. Au milieu, une rotonde d'une architecture élégante, environnée de siéges commodes, invite l'admirateur de la nature au repos et à la contemplation. — Des quatre grandes fenêtres qui la décorent, tantôt l'œil s'égare sur la surface argentée du lac, et parcourt avec enchantement le paysage magique qui embellit ses bords et se réfléchit dans ses ondes; tantôt il se repose sur les bois délicieux qui tapissent le penchant de la colline, et dont les fraîches allées s'étendent jusqu'aux deux extrémités de l'île. Ici l'âme, exaltée par les impressions qu'elle reçoit de tous les objets, se croit transportée dans ces régions idéales que les poëtes ont chantées; dans ces beaux siècles de l'antiquité, où la lyre d'Appollon

faisoit retentir les vallons de Thessalie, où Diane et les Oréades se montroient quelquefois aux yeux des mortels, où Pan poursuivoit les Nymphes légères, et où les jeunes Faunes animoient les bois de leurs jeux.

Une foule de noms et d'inscriptions, dont les murs de la rotonde sont couverts au-dedans et au-dehors, attestent la vive impression que ce lieu produit sur tous ceux qui viennent le visiter. Une grande partie de ces inscriptions sont en vers plus ou moins beaux. Nous n'en citerons que deux : la première, écrite au crayon en-dedans de la salle, à droite de la porte, paroît être d'un homme qui avoit passé quelques jours heureux dans cette solitude ; la voici :

Heureux quand je pouvois, maître de mes plaisirs,
Disposant à mon gré de mes plus doux loisirs,
Dans ces bois enchantés errer à l'aventure ;
Tantôt m'y reposer sur un banc de gazon,
Tantôt dans ce sallon, entouré de verdure,
Respirer à moi seul une atmosphère pure,
Et m'y livrer à la réflexion ;
Y renouveller la lecture
De Rousseau, mon cher compagnon,
Y rentrer, sur ses pas, au sein de la nature,
Et là, loin des cités, loin de toute imposture,
Être avec elle à l'unisson.

L'autre inscription porte le nom de M.r Bridel, auteur des *Tombeaux ;* elle est sur la porte en-dehors :

Un soir, au clair de lune, errant dans ce bocage,
J'y trouvai de Rousseau l'ombre morne et sauvage ;
Que veux-tu ? me dit-il, en détournant les yeux.
Ainsi que vous, mon maître, admirer ces beaux lieux.
„ Tu fais bien, tout est beau, dit-il, dans la nature,
„ Hors l'homme, qui la défigure. "

Mais la cloche du midi se fait entendre : on s'éloigne à regret du belvéder, et l'on prend à pas lents et en tournant souvent la tête vers la colline, le chemin de la maison du receveur.

Le sallon à manger, où l'on reçoit tous les voyageurs mis avec quelque décence, est au premier étage, et fait le coin de l'aîle droite du bâtiment. On y jouit d'une vue agréable sur une partie du lac et de sa rive méridionale, que couronne la chaîne resplendissante des glaciers de l'Oberland. Les murs de cette salle, comme ceux de la rotonde, portent des marques de la reconnoissance des hôtes heureux qui l'ont visitée. On distingue entr'autres un cartouche dans le genre de ceux de Gessner, formé de lignes, de filets et autres utensiles de pêcheurs, entrelacés de joncs et de guirlandes de roses, et terminés par deux vases à boire. Au-dessous de ce cartouche, qui renferme les chiffres de la société à laquelle il est dédié, on lit, au milieu d'une gloire, cette devise épi-

curienne, qui ne se distingue cependant que par un seul mot de la devise plus austère de Jean-Jaques :

Vitam impendere — *dulci.*

Au bas on a ajouté ces vers :

De bien jouir de notre vie,
Seule étoit ici notre envie ;
Aussi ne fit-on tout le jour
Que rire et boire tour-à-tour.

Pour pouvoir traiter avec plus d'aisance le grand nombre de personnes qui se trouvent quelquefois rassemblées sur l'île, on a bâti du côté de la cour une belle galerie spacieuse, qui, en cas de mauvais temps, offre aux sociétés, pour leurs divertissemens, un point de réunion très-agréable.

Après le dîner, surtout quand le temps est chaud, on retourne d'ordinaire au pavillon de danse, pour chercher dans les bosquets dont il est environné, un asile contre l'ardeur du soleil.

La plus longue des allées de ce bois, traverse toute la partie orientale de l'île, depuis le pavillon jusqu'au lac. Les noisetiers, les châtaigniers, les hêtres, y forment une voûte continuelle de verdure, épaissie encore par l'ombrage des vieux chênes, qui élèvent au-dessus des autres arbres leurs têtes parées à la fois de leur feuillage et de celui du lierre touffu qui tapisse leurs troncs et leurs branches. De distance en distance, l'allée est coupée par quelques sentiers de tra-

verse, dont les détours tortueux conduisent dans l'épaisseur de la forêt. Sentiers chers à celui qui aime la solitude : il peut à loisir s'y livrer aux charmes de la rêverie, sans crainte d'être distrait par d'autre bruit que les heurtemens du pivert, ou le roucoulement du ramier sauvage.

Dans quelques parties de cette allée, des siéges agrestes invitent au repos, soit à l'ombre d'un vieux chêne, dont les branches inférieures forment un vaste dôme de verdure, soit près du tronc blanchâtre d'un hêtre, dont l'écorce lisse présente des chiffres entrelacés. C'est ici qu'on voudroit voir placé, comme dans le sanctuaire même de la nature, l'image de son peintre chéri, de l'aimable Gessner, ou la statue du moderne patron de ce lieu charmant, du bon, du sensible Jean-Jaques. Sans doute cette île, qu'il a rendue si célèbre, n'offre point d'objet qui ne soit empreint de son souvenir; mais c'est surtout ici, comme l'a dit en beaux vers une des femmes les plus distinguées de l'Allemagne (*), c'est dans les sombres et fraîches retraites de ce bois, que l'on croit sentir sa présence, et qu'à chaque rayon douteux qui perce l'obscurité du feuillage, à chaque souffle de vent qui frémit dans les cimes des arbres, l'imagination frappée cède aux superstitions de l'enfance, et croit voir l'ombre de Rousseau errer encore dans les lieux qui lui furent jadis si chers.

(*) Mad.e Harmes, ci-devant de Berlepsch.

Vers l'extrémité inférieure de l'allée, on apperçoit à main droite une petite prairie enfermée de tous côtés par le bois, et dans cette prairie une cabane de berger environnée d'arbres à fruits. — Ici quelques vaches paissent l'herbe touffue en faisant tinter leurs clochettes; un petit troupeau de brebis repose au pied des arbres que des chèvres cherchent à dépouiller du lierre qui tapisse leur tronc, tandis qu'un jeune berger, assis à l'ombre, essaie sur sa flûte une chanson nouvellement apprise. On s'arrête involontairement à cette apparition imprévue, et l'on aime à contempler quelques instans cette scène riante et champêtre.

Enfin on se trouve au bout de l'allée, et tout-à-coup se présente aux yeux étonnés et charmés de ce nouveau spectacle, le lac dans toute son étendue, avec ses rives tantôt sauvages et désertes, tantôt riantes et fécondes. Ses flots baignent le pied d'un rocher presque perpendiculaire, qui borne l'île de ce côté. Du haut de ce rocher l'œil embrasse une grande partie de la chaîne du Jura, dont le front est hérissé de forêts, tandis que ses flancs sont revêtus de riches vignobles. A ses pieds s'étend le long du lac une file de villes et de villages, de belles maisons de campagne et d'habitations simples et isolées.

A Douanne, le premier village de cette chaîne, une belle cascade se précipite en flots d'écume du haut des rochers, et semble de loin menacer d'entraîner avec elle les vignes et

les habitations d'alentour. Plus près du lac, la belle campagne d'Enguelberg s'avance en formant un riant promontoire, couvert d'élégans édifices. Derrière elle, de nombreux villages sont dispersés au bord de l'eau et dans les gorges des montagnes; la plûpart annoncent l'aisance, et promettent à leurs habitans un abri tranquille et commode. Enfin, on découvre Bienne, dont les tours antiques percent la forêt d'arbres fruitiers qui l'environnent de toutes parts. Tout près de Bienne, mais un peu plus sur la droite, la jolie ville de Nidau, avec les tours rougeâtres du château qui la domine, semble, comme une petite Venise, s'élever du milieu des eaux. Plus loin, en allant toujours à droite, des côteaux chargés de riches moissons, entremêlés de bouquets de bois et de grands hameaux, dont les clochers pointus s'élèvent au-dessus des arbres, forment, en se rapprochant peu-à-peu de l'île, la rive méridionale du lac. Le peuple heureux qui l'habite, ne craint point de se voir arracher le fruit de ses travaux, pour fournir au faste d'une cour brillante ou à l'entretien d'une armée dévastatrice. Là chaque villageois jouit en paix de la terre qu'il a cultivée, du toit de chaume qui le couvre, et de la famille florissante qui s'élève autour de lui.

Quand on a joui assez long-temps de cette belle vue, on peut prendre, pour retourner à la maison, un sentier qui traverse le bois et aboutit au rivage septentrional de l'île, près d'un port assez spacieux, destiné à recevoir les bateaux

qui arrivent de Douanne et de Gleresse. A l'extrémité du mur dont le port est revêtu, et qui fait partie de la digue dont toute l'île est environnée, une inscription gravée sur une simple pierre, indique l'époque où cet ouvrage a été entrepris et celle de son achèvement. Il est peu de monumens qui annoncent avec moins de faste une entreprise aussi utile. — De-là, en suivant le long du lac une pente couverte de bois et de broussailles, on arrive aux vignes, qui occupent la partie méridionale de l'île; et enfin on se rend à la maison du receveur, ou, si on le préfère, à la pointe du canal, où une collation composée de thé, de beurre et de miel, de fruits de la saison, et surtout de fraises qui mûrissent sur les hauteurs voisines du Jura depuis le commencement du mois de Juin jusqu'à la fin de l'automne, attend, grâce aux soins de M.e la receveuse, la société fatiguée de sa course, sous l'ombrage des peupliers et des saules dont le canal est bordé.

Une promenade qu'il ne faut pas négliger de faire quand on passe plus d'un jour à l'île, c'est un voyage à la petite île ou l'Ile des Lapins. Il n'est pas indifférent quel moment de la journée on choisit pour ce voyage : le matin et le soir ont chacun leurs avantages particuliers. Cependant, quoique la rive septentrionale, la plus riche de beaucoup en détails intéressans, se montre le matin d'une manière plus distincte, et que la partie méridionale de la grande île soit alors entièrement éclairée; on préfère en général le soir pour cette

excursion, afin de jouir de la fraîcheur de l'air et du spectacle que présente le coucher du soleil.

La petite île est située du côté de Cerlier, à un quart de lieue à l'ouest de la grande. En partant du canal, on côtoye quelque tems le bord de cette dernière, couvert d'arbres fruitiers de toute espèce, dont les branches, s'inclinant au-dessus des eaux, y réfléchissent, comme dans un miroir, leur verd feuillage et leurs fruits pourprés. Les bas-fonds, qui s'étendent à quelque distance du rivage depuis la grande jusqu'à la petite île, sont pour la plûpart revêtus d'une forêt de roseaux. C'est là que les pêcheurs viennent de préférence, à la fin du jour, tendre leurs filets et disposer leurs hameçons. Quelquefois des alcions brillans de couleurs plus vives que ceux de l'Inde, établissent leur demeure au milieu de ces roseaux. On les voit tantôt se balancer sur le jonc flexible, tantôt s'élancer comme un trait et saisir à la surface de l'eau un petit poisson ou quelque insecte aquatique, jusqu'à ce qu'un oiseau de proie, plus vigoureux, leur donne la chasse à son tour, et les force à chercher un asile sur le rivage voisin.

Arrivé à la petite île, qui n'est formée que d'une colline d'environ cinquante pieds de haut et d'un arpent au plus de terre en plaine, que couvrent des buissons de toute espèce, surmontés de quelques bouquets d'aunes et de peupliers, on se rend d'abord au sommet de la petite montagne. A cette hauteur la vue est la même que celle dont on a joui au pa-

villon de la terrasse de la grande île; mais on a de plus l'aspect charmant de cette dernière, dont le côté occidental se présente tout entier et le côté méridional en partie, et au-delà de laquelle on découvre les villes de Bienne et de Nidau, et la chaîne du Jura jusqu'à Soleure. C'est ici sur cette colline de sable, à peine tapissée de quelques brins de gazon, que Rousseau se plaisoit souvent à passer la soirée dans une solitude absolue. Il y venoit visiter presque tous les jours la colonie de lapins dont il l'avoit peuplée, et dont il existoit encore quelques foibles restes, il y a peu d'années; mais ces lapins, moins heureux que leurs ancêtres, ne voyant guère au lieu d'un pourvoyeur attentif, que des oiseaux de proie et des ennemis de toute espèce, étoient devenus sauvages et ont fini par disparoître entièrement.

A quelques pieds sous l'eau, une crête de roc, couverte de limon et de roseaux, se prolonge depuis la petite île jusqu'à Cerlier. Les habitans du pays l'appellent la *route des payens*. D'anciennes traditions attribuent cette espèce de chaussée aux Romains, et disent que Jules-César, ayant placé son camp près d'un village (*) au pied du Julemont, dont cette crête paroît être un prolongement naturel, fit construire ce chemin par son armée et par les Helvétiens vaincus. Ce qui pourroit

(*) *Champion* ou *Campelen*, sur la route de Berne à Neuchâtel. — Le *Julemont* ou *Jolimont*, est une montagne au dessus de Cerlier.

donner quelque vraisemblance à cette tradition, ce sont les débris assez considérables d'anciens édifices, de construction romaine, peut-être, qu'on a découvertes à différentes reprises dans l'île même, aux environs de la maison du receveur; on a aussi trouvé des traces d'une route romaine qui de Mullen, petit village près de Cerlier, va en descendant vers le lac, et aboutit au prétendu chemin des payens. On sait au reste combien il étoit commun autrefois d'attribuer à César les grands ouvrages de l'art ou de la nature dont l'origine étoit inconnue, et dont l'exécution paroissoit au-dessus des forces de l'humanité. C'est un honneur que cet homme extraordinaire a partagé long-temps avec le diable, seul rival qu'on ait jugé digne de lui en puissance et en activité.

L'opinion établie chez les anciens chroniqueurs du séjour de César dans les environs du lac de Bienne, a été appuyée par quelques écrivains de notre siècle. C'est ainsi que de nos jours l'auteur d'un joli poëme sur la vue d'Anet, M.r le Professeur Lerber de Berne, a chanté le passage victorieux du général romain, et la chaussée de l'île de St.-Pierre.

On dût voir fléchir ce rivage
Devant le premier des Césars.
C'est là que le héros planta ses étendarts;
Et voulant de ces bords mieux s'assurer l'hommage,
Il fit ceindre son camp de superbes remparts.
C'étoit le règne alors de l'heureuse Ausonie;

Tout adoroit ses dieux et tout suivoit ses lois,
Les montagnes, les champs, les rivières, les bois,
Rien n'osoit résister à son puissant génie.
Cerlier, ton lac surpris admira leurs travaux,
Lorsqu'il vit ces Romains, fiers arbitres du monde,
Sous des rocs entassés faire céder ses eaux,
Et s'ouvrir une route au-travers de son onde.
Le ciel à leurs efforts refusa son appui:
On devoit ainsi qu'eux voir périr leur ouvrage,
Ardens à secouer le joug de l'esclavage,
Les flots, qu'il maîtrisoit, le couvrent aujourd'hui;
Ses vastes fondemens subsistent seuls encore.
Leur aspect peut apprendre au mortel malheureux,
Quelles sont ces grandeurs que sa foiblesse adore,
Quels sont ces vains projets où s'égarent nos vœux.
Ah, tandis que ces bords de ces cruels ravages
N'ont conservé qu'à peine un foible souvenir,
Ils ont vu mille fois renaître leurs feuillages,
Et fleuriront encor aux siècles à venir.

Il arrive souvent que l'eau est si basse sur cette chaussée, qu'on pourroit presque passer à pied sec de la petite île à Cerlier. Le lac est alors divisé en deux parties, qui n'ont plus de communication entr'elles. Durant ce temps, l'isthme qui les sépare sert de rendez-vous aux canards sauvages qui s'y rassemblent en grand nombre, surtout vers le soir. C'est ce qui a engagé un chasseur du voisinage, à y construire, au milieu d'un bouquet d'aunes et de trembles, une petite hutte

formée de quelques planches, où il se rend à l'entrée de la nuit pour y attendre sa proie. La troupe aîlée arrive, et tandis qu'elle passe d'un vol joyeux au-dessus de la cabane perfide, le coup part; le malheureux oiseau tombe sanglant aux pieds du chasseur, et ses compagnons effrayés s'envolent en remplissant l'air de leurs cris.

Le plus beau spectacle dont on puisse jouir du haut de la petite île, c'est celui du coucher du soleil dans les plus longs jours de l'été, lorsque cet astre, au milieu d'un nuage d'or, s'abaisse derrière les montagnes bleues, liserées d'un rouge éclatant, qui terminent l'horizon du côté de Neuchâtel. Au moment où le disque du soleil, encore à peine visible, va disparoître entièrement, les derniers rayons qu'il répand autour de lui paroissent enflammer le ciel, et les eaux réfléchissantes répètent ce spectacle majestueux. Un calme solemnel règne sur toute l'étendue du vaste bassin; le jeu des poissons n'en ride point la surface cristalline, le silence des airs n'est point interrompu par le vol des oiseaux, et le bourdonnement même des insectes est suspendu; les nuages légers qui flottoient dans l'athmosphère semblent arrêtés dans leur cours. Enfin l'astre qui anime la nature se plonge tout entier derrière les monts; il a disparu! — les oiseaux se raniment, les insectes recommencent à bourdonner, le cri sinistre des oiseaux de nuit se fait déjà entendre dans le lointain, les ombres s'étendent sur les vallées, le pourpre du ciel se change insensiblement en

un jaune pâle qui se perd dans un gris bleuâtre; déjà brillent quelques étoiles dans les cieux obscurcis, et la nuit déployant son voile sur une partie de l'hémisphère oriental, s'approche à chaque moment de l'île qu'elle va bientôt envelopper toute entière.

Chacun se hâte alors de redescendre vers le bateau; on s'éloigne du rivage; les rames fendent les eaux noirâtres où les étoiles font scintiller çà et là quelques foibles rayons; l'air devient toujours plus frais, le silence règne dans le bateau qu'on se hâte de faire avancer à force de rames; — quand tout-à-coup . . . ô joie! la lune dans son plein s'élève majestueusement au-dessus des collines basses de Nidau. A cet aspect les sens se renouvellent; le froid de la nuit est oublié, et le mouvement des rames se ralentit pour permettre aux voyageurs de jouir plus long-temps de ce beau spectacle. Déjà de nombreuses lumières brillent dans les habitations qui bordent les rives du lac; on entend par intervalle les aboiemens des chiens vigilans, ou le bruit des rames d'un bateau éloigné. Les bords de la grande île dont on se rapproche toujours davantage, présentent mille figures bizarres, que la lune forme dans les groupes d'arbres qui les décorent; des oiseaux, que le bruit des rames a éveillés, voltigent avec inquiétude autour du bateau. La petite société aborde à l'extrémité supérieure de l'île, et retourne à la maison par le bois, pour s'abandonner à son aise aux impressions mélancoliques que cette scène

nocturne fait éprouver. En traversant la place des sorcières pour entrer dans le bois, dont les rayons de la lune ne percent l'obscurité qu'avec peine, l'air retentit de tous côtés des cris des hiboux et des chouettes, qui, peu accoutumés à entendre des voix humaines à ces heures silencieuses, s'appellent mutuellement dans les tons les plus lamentables. L'imagination émue d'un pareil concert, se trouve presque tentée d'y reconnoître les voix des pauvres victimes de la séduction et de la superstitution, qui payoient jadis si cher les orgies qu'elles célébroient dans ces lieux. L'obscurité, la lumière incertaine et décevante de la lune, la solitude du lieu, les accens plaintifs des oiseaux de nuit, tout dispose aux pensées les plus sérieuses; on est saisi d'une inquiétude vague qui ne réveille que des idées confuses de fantômes, de tombeaux, de mort et d'éternité. Enfin la peur s'empare de l'âme exaltée, et l'on se trouve heureux d'arriver à la maison, et d'aller oublier dans un bon lit, au milieu de rêves agréables, les illusions effrayantes auxquelles on vient de se livrer.

Si dans le nombre des jours qu'on se propose de passer à l'île, on peut compter un beau Dimanche d'été, il faut en jouir à son aise en déjeûnant près du sallon de danse. De cette place, où l'on est à l'ombre toute la matinée, on domine la partie des rives du lac la plus étendue, la plus fertile et la plus riche en effets pittoresques. Quelques bancs placés près de la balustrade qui sépare l'esplanade où est le sallon,

du penchant très-rapide de la colline, procurent le double avantage de contempler une vue charmante et de respirer un air frais et pur.

Derrière soi des chênes majestueux, à ses pieds le miroir azuré des eaux, et au-delà les cimes du Jura éclairées vivement du soleil et s'étendant au loin vers l'occident sous la forme et les couleurs les plus variées, on contemple avec plaisir ce spectacle délicieux. Bientôt le son des cloches de plus de vingt églises plus ou moins éloignées se fait entendre en croissant par degrés, et ce concert auguste répand une nouvelle vie sur le paysage. Un sentiment profond et religieux s'empare de l'âme, et la transporte auprès du trône de celui qui a créé les astres et répandu tant de beautés sur notre globe pour nous faire connoître sa bonté infinie.

Les cloches ont cessé de sonner; mais bientôt des chants religieux s'élèvent et se font entendre de l'église voisine de Gleresse.

Gleresse, en allemand Ligerz, est situé sur la rive septentrionale du lac, au pied du Jura, un peu au-dessus de Douanne. C'étoit autrefois la demeure des Seigneurs de ce nom, dont le château, placé à une assez grande hauteur au-dessus du village, est reconnoissable encore à quelques ruines que les habitans appellent la *citadelle*. L'église est à moitié chemin entre le château et le lac. On y prêche alternativement un Dimanche en français et l'autre Dimanche en allemand. Autre-

fois le service ne s'y faisoit qu'en langue française. C'est à l'amour filial que la coutume actuelle doit son origine. Un Pasteur de cette église demeuroit ici avec sa mère, qui étoit née à Bâle ; et comme cette bonne femme entendoit avec plus d'édification la parole de Dieu dans sa langue maternelle, son fils composoit quelquefois pour elle des sermons en allemand, dont elle étoit d'abord l'unique auditeur. Dans la suite quelques autres Allemands qui demeuroient à Gleresse, vinrent assister à ces sermons, et peu-à-peu ils attirèrent presque tous les habitans du village, qui parlent également les deux langues. L'habitude prise, ceux-ci, après la mort de leur Ministre, obtinrent des Magistrats que leurs Pasteurs futurs seroient obligés dorénavant de célébrer alternativement le service divin dans les deux langues. Peu de nouveaux usages ecclésiastiques peuvent, sans doute, se glorifier d'une origine plus digne d'éloges.

Cette église, qui existoit déjà au commencement du quinzième siècle, et portoit alors le nom de Sainte-Croix, possédoit avant la réformation des indulgences très-considérables, avantage qu'elle partageoit avec la chapelle de Sainte-Anne, située au bas du village, près du lac. Aussi les pélérins y accouroient en foule, principalement au jour de la dédicace de l'église, qui tomboit sur le premier Dimanche avant la Saint-Michel. C'est de-là que vient l'usage établi encore à-présent à l'île Saint-Pierre, de célébrer par des danses et des jeux ce qu'on

appelle les Dimanches d'automne; parce que la coutume ancienne étoit de se rendre à l'île, après avoir obteuu les indulgences, et d'y finir la journée très-joyeusement.

Aujourd'hui Gleresse est un petit village d'une vingtaine de maisons tout au plus; mais il est remarquable en ce qu'il indique la ligne de démarcation entre la langue française et allemande : celle-ci en partant de-là s'étend à l'est par Bienne et Soleure jusqu'à la mer du nord, l'autre est répandue depuis Neuchâtel à l'ouest jusqu'aux bords de la Méditerranée. Le vin qui croît dans ces environs passe pour le meilleur que produisent les rives du lac de Bienne, et les vignes y sont par cette raison à si haut prix, qu'il n'est pas rare d'en voir vendre un ouvrier (environ 5000 pieds carrés) jusqu'à 1500 livres de France.

A une lieue environ au-dessus de Gleresse, après avoir traversé un pays couvert de vignes et parsemé de quelques habitations, on découvre le port et les tours de la Neuveville, et sur un rocher élevé de plusieurs centaines de pieds, les ruines de l'ancienne forteresse de Schlossberg. Ce fort, aussi bien que la ville voisine du Landeron, doivent leur existence aux longues querelles entre les Comtes de Neuchâtel et les Evêques de Bâle. Henri de Neuchâtel, un de ces derniers, bâtit le château de Schlossberg et la petite ville qui est à ses pieds, pour faire de-là des incursions dans les terres de Neuchâtel. Bientôt après, pour protéger leurs domaines, les

Comtes de Neuchâtel bâtirent la petite ville du Landeron, qu'ils entourèrent d'épaisses murailles; et ces Princes, frères et voisins, se faisoient de-là, selon la coutume de leur siècle, la guerre la plus opiniâtre. Aujourd'hui la paix, la concorde et l'abondance habitent ces belles contrées. La ville réformée de Neuveville obéissoit, avant la révolution, à l'Evêque catholique de Bâle, et les habitans catholiques du Landeron, sont sous la domination du Roi protestant de Prusse; mais, grâce aux mœurs plus douces de notre siècle, tous exercent librement un culte différent de celui de leurs souverains.

Au-delà du Landeron, à environ une demi-lieue du lac, on apperçoit sur la hauteur une chapelle fondée par la pieuse Mad.e de Némours, jadis Souveraine de Neuchâtel, et au-dessous un petit belvéder. C'est là que Rousseau se promenoit avec son ami DuPeyrou, lorsqu'il apperçut une plante que Mad.e de Warrens lui avoit fait connoître plus de trente ans auparavant, et s'écria, en répétant avec une émotion involontaire les mêmes mots dont elle s'étoit servie alors : *Ah, voilà encore de la Pervenche en fleurs!*

Plus près, en descendant vers le rivage, à l'endroit où la Thielle vient, en serpentant à travers des prairies marécageuses, se répandre dans le lac, la tour gothique de St.-Jean élève sa tête pointue au-dessus d'un bosquet de peupliers. Saint-Jean, ou l'île de St.-Jean, étoit autrefois une abbaye de Bénédictins, qui fut fondée en 1090 par Ulrich de Fenis, premier Comte

de Neuchâtel, et achevée par ses deux fils, les Evèques de Bâle et de Lausanne. Cette abbaye n'étoit habitée d'ordinaire que par des religieux des familles les plus nobles de la petite Bourgogne. Après la réformation, un Baillif Bernois avoit pris la place de l'Abbé, et jouissoit dans une des plus belles contrées de la Suisse, des riches revenus de son prédécesseur, sans être assujetti à en remplir les devoirs.

Ce magnifique paysage est enfin terminé, vers le sud, par la petite montagne de Julemont, dont le sommet, en forme de plateau, est couronné d'une charmante maison de campagne, environnée de bois de chêne et de hêtre; et par la ville de Cerlier, avec son château pittoresquement situé sur une saillie de la même montagne.

Le séjour à l'île de St.-Pierre n'est dans aucune saison aussi agréable et aussi animé qu'en automne. Les bois, les champs, les prairies, alors plus variés de couleurs, le ciel d'un azur plus serein, le lac couvert de bateaux, et principalement les occupations et les amusemens des vendanges répandent sur toute l'île une vie et une gaîté dont le charme est inexprimable.

Dès le point du jour fixé pour les vendanges, une multitude de bateaux chargés de vendangeurs arrivent de Gleresse et de Douanne, en faisant retentir l'air de leurs chants et de leurs cris d'allégresse, et débarquent dans les différens ports

de l'île. Chaque troupe se rend dans le quartier de vignes qui lui est assigné, après que les cuves ou *gerles* ont été placées, et que le soleil a dissipé les brouillards du matin. Pendant l'ouvrage on chante, on rit, on folâtre, on dérobe quelques baisers, et les éclats de rire de toute la troupe augmentent la gaîté universelle. Tandis que les côteaux sont animés par le travail et le plaisir, les *brandards* (porteurs de hottes) portent au bord du lac le riche butin qu'ils recueillent vers les vendangeurs, le versent dans les *gerles* et le réduisent en jus. Le propriétaire satisfait contemple cette opération d'un œil attentif; il compte les vases déjà remplis, et calcule, en souriant de plaisir, le produit abondant de l'année.

Le vin du crû de l'île (*) est préféré, dans les bonnes années, à beaucoup d'autres vins du pays, à cause de sa légèreté et de son goût agréable, qui approche de celui de la limonade. Cependant il faut tout l'enthousiasme dont le souvenir de Rousseau avoit transporté le poëte Danois Bagessen, pour le mettre, comme lui, à côté du nectar spiritueux de la Champagne. (**)

(*) L'île contient environ 40 arpens ou 320 journaux (ouvriers) de vignes, qui sont affermés par une trentaine de vignerons pour la moitié du produit annuel, qui, dans les bonnes années, est d'environ cent mille pots de vin.

(**) Voyez les poésies de Bagessen.

Les grandes fêtes de l'île sont les Dimanches d'automne ou les *Dimanches de vendanges*. On seroit alors tenté de se croire transporté dans les îles fameuses de la Grèce, où de riantes solemnités attiroient, à des époques régulières, les habitans des rivages les plus éloignés, et où la jeunesse, la beauté, les plaisirs et les jeux venoient prêter une nouvelle vie et de nouveaux charmes au plus heureux climat.

Dès le matin tout est en mouvement dans la maison, dans le bois et près de la rotonde, qui doit être le théâtre principal des plaisirs de la journée. La cave et la cuisine prodiguent ce qu'elles ont de meilleur. De tout côté on voit courir des domestiques proprement habillés, portant des corbeilles pleines de provisions. Déjà quelques bateaux abordent; ils déposent sur le rivage des personnes qui viennent passer la journée entière à l'île, ou des musiciens qui ne veulent perdre aucune occasion pour tirer profit de leurs talens. Quelques groupes de spectateurs se réunissent sur les hauteurs de l'île, pour jouir de la vue et de l'abord des bateaux, ou vont se promener dans le bois pendant qu'il est encore solitaire. Déjà un jeune paysan danse avec sa fiancée au son d'un flageolet; d'autres, assis sur le gazon, font un repas frugal des provisions qu'ils ont apportées avec eux.

Cependant les chambres de la maison du receveur se remplissent peu-à-peu. Autour des tables servies avec abondance, on voit ici une société d'amis, là un cercle de gens qui ne se

sont jamais vus, et qui, grâce à l'enchantement du lieu et de la journée, sont bientôt sur le ton de la plus intime confiance. Le grave allemand, assis auprès de son voisin français, oublie sa taciturnité pour prendre la loquacité affectueuse de celui-ci. Les verres se remplissent, se choquent amicalement, et les chansons joyeuses retentissent de tous côtés. Le vin et la gaîté réunissent les espèces d'hommes les plus différentes, et les accens discords des idiômes les plus variés se perdent dans l'harmonie d'une joie universelle.

Tandis que la maison retentit du bruit des chants et des entretiens familiers, le lac s'est couvert de flottes entières, composées de bateaux de toutes grandeurs qui naviguent vers l'île. Ici une simple barque de pêcheur pleine de villageois, dont les cris joyeux se font entendre de loin, approche à force de rames; là une escadre parée de rameaux verds et de pampres, porte des essaims nombreux de citadins aisés, qui s'amusent à saluer les échos du rivage de leurs pistolets et de leurs fusils de chasse. Une musique agréable succède à ces coups. — Ailleurs des gondoles peintes, ornées de banderoles de soie et abritées contre le soleil par des pavillons de couleurs éclatantes, s'avancent au bruit des acclamations. Elles amènent les belles habitantes des châteaux qui bordent les deux rives. Ainsi dans cette fête vraiment nationale, chacune des classes de la société fraternise avec les autres, et jouit en commun du plaisir de tous.

Une partie des nouveau-venus se rend à la maison du receveur, où les salles à manger ont été métamorphosées subitement en salles de danse. Chacun saisit la main de sa voisine, et chaque pièce de la maison est le théâtre d'un bal particulier, dont le tumulte joyeux se fait entendre bien loin à la ronde.

Pendant ce temps la société la plus brillante s'est rassemblée dans le bosquet près de la rotonde. Là circule une foule de jeunes gens des deux sexes, mis avec l'élégance la plus recherchée, et dans le sallon même un orchestre nombreux a donné le signal de la danse. Les Neuchâteloises aux traits fins et délicats, les Biennoises vives et mignonnes, les Bernoises à la taille haute et svelte, et éblouissantes de fraîcheur, déployent mutuellement leurs grâces, tantôt dans les anglaises symétriques, tantôt dans les vives allemandes, ou dans les danses souabes plus animées encore. Autour des danseurs se forme un cercle nombreux, où des matrones vénérables et des vieillards à cheveux gris, contemplent ce spectacle avec un intérêt bienveillant. L'œil d'un père rayonne de joie, lorsqu'en passant devant lui sa fille lui jette un baiser ou lui serre la main, et ses regards semblent demander à ses voisins, s'ils ont vu que cette belle personne est sa fille. Ailleurs de jeunes garçons et de petites filles se sont mêlés parmi les danseurs, et se glissent en sautillant à travers les rangs de leurs aînés. Ici, une jeune et belle personne a choisi un enfant pour son

danseur ; ses beaux bras le soutiennent en valsant avec une sollicitude caressante. On croit voir la plus aimable des Grâces enseignant des danses champêtres à l'Amour.

D'autres scènes non moins attrayantes se passent au-dehors de la salle. Sur le gazon, à l'ombre des chênes, des groupes de villageois et de domestiques sautent en cadence au bruit de la musique du sallon. Un musicien complaisant s'est assis sur la tablette d'une fenêtre ouverte, et sert par ce moyen aux plaisirs de la foule moins opulente, qui le remercie par des gestes affectueux. Ici l'habitant des prairies marécageuses de Morat, paré de son costume antique, le petit chapeau rond, la veste courte de laine brune, et les amples hauts-de-chausse de toile blanche, saisit dans ses bras vigoureux une jeune chambrière, et l'enlève de terre, malgré sa résistance. Auprès de lui, un élégant citadin valse avec une paysanne de la montagne du Gouggisberg, aux joues rebondies et vermeilles, et aux jupes très-courtes. Non loin de-là, des enfans se balancent sur des cordes attachées aux branches des arbres, et leurs cris de joie annoncent le plaisir que ce jeu innocent leur procure.

Pour jouir tour-à-tour de ces divers amusemens, la foule se porte alternativement vers les lieux qui en sont le théâtre. Tantôt on la suit dans les salles bruyantes de la maison du receveur, tantôt sous l'ombrage des chênes, tantôt dans la brillante rotonde, tantôt dans les allées fraîches de la forêt,

soit près de la bergerie, soit sur les bords du lac à l'ombre des peupliers; partout les yeux se reposent avec complaisance sur des êtres heureux. Chacun sourit à son voisin comme à un ancien ami, lui parle, s'assied familièrement à ses côtés, et l'invite à partager son repas frugal, sa bouteille et ses plaisirs. — Il n'y a point dans l'île de recoin si caché qu'on n'y puisse rencontrer alors quelques personnes satisfaites.

Mais pendant que chacun se divertit à sa manière, les heures fugitives s'écoulent et le jour est sur son déclin. Les jeunes gens voient avec chagrin le soleil toucher déjà les cimes bleuâtres des montagnes, et teindre en pourpre le cristal azuré du lac. Les danseurs précipitent leurs pas avec une ardeur nouvelle; la musique retentit avec plus de force. Personne ne reste en repos; chacun oublie sa lassitude; il semble que tous s'efforcent à regagner par la vîtesse, ce que le temps trop court leur fait perdre. Cependant quelques vieillards se préparent à partir; les mères appellent leurs filles, qui les écoutent à regret; les cris des bateliers impatiens retentissent sur le rivage, et enfin le dernier coup d'archet donne le signal redouté du départ général.

La multitude confusément assemblée et précédée des musiciens, se hâte de se rendre aux différens ports de l'île. Quelques bateaux partent les premiers; d'autres en plus grand nombre les suivent au bruit des chants et des instrumens; bientôt le lac est couvert de nacelles qui glissent rapidement

sur les flots, tandis que de temps à autre des fusées volantes, tirées de quelques-uns de ces légers bâtimens, éclairent le ciel obscurci et sèment des étincelles brillantes sur les eaux.

Aucun des anciens patrons de l'île de St.-Pierre n'a répandu autant d'éclat sur son nom, que le séjour de quelques mois que Rousseau y a fait en 1765. Depuis ce temps, mais surtout depuis trente années, tout ce qui lit, tout ce qui voyage, accourt de toutes les parties de l'Europe visiter la petite chambre autrefois habitée par cet homme, que sa bizarre destinée, ses écrits et son influence sur les événemens politiques de notre temps, ont rendu si justement célèbre. Jamais la sainte maison de Lorette n'attira plus de pélérins! Il ne se passe point de jour dans la belle saison, sans qu'une société de gens du pays ou de voyageurs étrangers, leur Rousseau à la main, ne parcourent tous les recoins de cette habitation qui lui fut si chère, ne s'arrêtent à chaque endroit dont il parle, et ne célèbrent sa mémoire en faisant dans sa propre chambre un banquet à son honneur.

De tous les fondateurs de sectes aucun n'a trouvé des partisans aussi enthousiastes dans ce qu'on appelle les classes supérieures de la société; mais aucun n'étoit plus fait, par la singularité de son caractère et de sa conduite, qui le faisoit contraster d'une manière si frappante avec ses contemporains et avec les écrivains de son siècle; aucun n'étoit plus fait surtout par

le sujet et par le style de ses ouvrages, pour exciter une vive fermentation dans tous les esprits capables de penser et de sentir.

Ce fut, comme on sait, après les mauvais traitemens que Rousseau avoit essuyés dans la vallée de Môtiers-Travers, qu'il chercha un asile à l'île St.-Pierre, au mois d'Août 1765. Il y avoit fait une promenade, un an auparavant, avec un de ses amis, et il forma dès-lors le projet d'y établir un jour sa demeure. Son séjour de près de trois mois dans cette île fut, à ce qu'il nous assure lui-même, le temps le plus heureux de sa vie. Ses jours remplis par les occupations et les plaisirs les plus simples s'écouloient comme des heures.

Entouré d'hôtes bienveillans et suffisamment instruits pour que leur société pût lui être agréable, il jouissoit dans le sein de cette honnête famille dont il se croyoit un des membres, du bonheur des affections domestiques qu'il n'avoit jamais connu dans son enfance. A table avec ces bonnes gens, causant amicalement avec eux, ou partageant dans les beaux jours leurs travaux champêtres, ou lorsque le soir, assis au clair de lune sur la terrasse du pavillon, il leur chantoit de vieilles romances, et s'associoit à leurs jeux et à leur gaîté naïve; dans ces momens de paix et de joie innocente, il oublioit à-la-fois son orageuse célébrité, les injustices de son ingrate, mais toujours chère patrie, les sourdes persécutions des gens de lettres ses confrères, et l'inimitié plus ardente et plus déclarée

des farouches zélateurs de la plus douce des religions. Ni les amers sarcasmes de Voltaire, ni les foudres sacrées de l'Archevêque de Paris, ni le bûcher qui avoit dévoré son Emile, n'occupoient alors la moindre place dans ses souvenirs. Son âme ne formoit plus d'autre vœu, que de vivre toujours dans ce petit cercle d'amis, d'habiter toujours avec eux ce petit coin du monde, de jouir toujours de ce bonheur uniforme et de ces plaisirs si faciles et si communs.

Le matin, lorsque le temps le permettoit, Rousseau se rendoit avant le jour sur la terrasse du pavillon, pour y respirer l'air frais du matin, et contempler la scène magnifique du lever du soleil. (*) Ordinairement il y restoit jusqu'à ce que l'heure du déjeûner le rappelât à la maison. A son retour, il saluoit affectueusement ses hôtes, s'asseyoit au milieu de la famille rassemblée, caressoit les enfans, faisoit quelque plaisanterie à Thérèse sur sa paresse, et déjeûnoit de bon appétit avec le café et les gâteaux que sa bonne amie la receveuse s'étoit plue à préparer pour lui.

(*) Rousseau observoit une règle assez constante dans l'emploi de ses journées. Le matin, dès qu'il étoit habillé, il faisoit en silence une courte prière; ensuite il lisoit, dans une attitude respectueuse et recueillie, dix règles de conduite que son père avoit écrites pour lui dans sa jeunesse, et qu'il avoit collées sur du carton. Ce carton l'accompagnoit partout. A l'île St. Pierre il l'avoit suspendu à la muraille, près du poêle. — Je n'ai pu apprendre quel étoit le contenu de ces maximes de conduite.

Après le déjeûner, assaissonné par l'amitié et la bonne humeur, il montoit ordinairement dans sa chambre, pour répondre à quelques-unes des lettres dont il étoit accablé chaque jour. Comme il étoit venu à l'île dans le dessein de rompre tout commerce avec le reste du monde, et surtout d'abjurer le dangereux métier d'auteur, il avoit laissé derrière lui l'attirail nécessaire pour écrire, en sorte qu'il étoit obligé, chaque fois qu'il vouloit répondre à une lettre, d'emprunter l'écritoire du receveur; mais dès qu'il n'en avoit plus besoin, il se hâtoit de la rendre, en souhaitant de tout son cœur d'en avoir fait usage pour la dernière fois.

Après avoir expédié ses dépêches, ce qu'il faisoit souvent avec une impatience marquée, il s'occupoit encore quelque temps autour de ses caisses et de ses armoires, à dépaqueter quelques papiers et à mettre son herbier en ordre; mais il se gardoit bien de toucher à ses livres, qu'il laissoit reposer dans ses caisses bien enveloppés et bien enfermés. Il les évitoit avec le même soin qu'un navigateur évite les écueils où il a failli faire naufrage.

Dès que le soleil avoit dissipé la rosée du matin, Rousseau sortoit de la maison, sa loupe à la main et son Linnée sous le bras, et parcouroit les champs et les bois pour observer et recueillir les plantes qu'il se proposoit de décrire dans sa *Flora Petrinsularis*, cet ouvrage dont il parle dans ses *Rêveries* avec une naïveté si aimable, et dont il vouloit faire l'amusement et l'occupation du reste de ses jours.

Après avoir mis en ordre les richesses qu'il rapportoit de ses courses, il alloit avec le receveur, sa femme et Thérèse visiter les ouvriers dans les champs, dans les jardins ou dans les vignes, et souvent travailler lui-même de compagnie; ou bien il s'asseyoit à l'ombre devant la maison, et causoit familièrement avec les ouvriers qui venoient chercher leur dîner ou leur boisson. S'ils avoient des enfans avec eux, ceux-ci étoient bientôt l'objet de son attention particulière; il les caressoit, leur faisoit de petits présens, et lorsque les enfans, sans paroître intimidés par son âge et par son habillement étranger, s'approchoient de lui avec confiance et plaisir, c'étoit pour lui une faveur dont il étoit touché jusqu'à en pleurer de joie.

Toutes ces occupations de la matinée lui procuroient, entre autres avantages, un très-bon appétit pour le dîner. Aussi, quand la cloche sonnoit, Rousseau étoit rarement le dernier à se rendre à cet agréable signal, et pendant le repas sa bonne humeur se communiquoit aux autres convives. La langue française ne leur étant pas également familière à tous, il arrivoit quelquefois à l'un ou à l'autre de parler allemand à son voisin. Rousseau ne manquait jamais alors de s'informer du sens de chaque mot; ensuite il s'efforçoit de le redire, et il falloit le lui répéter jusqu'à ce qu'il en eut bien saisi la prononciation. On comprend qu'il n'y réussissoit pas toujours, et c'étoit un nouveau sujet de gaîté. Chacun étoit charmé de voir épeler

le plus grand écrivain de son siècle, et tous se disputoient l'honneur de lui donner des leçons. — Cependant c'étoit très-sérieusement qu'il vouloit en profiter. Depuis qu'il s'étoit vu obligé de vivre sur les frontières de la Suisse allemande, il s'affligeoit de ne pouvoir s'entretenir avec ceux de cette nation qui n'avoient aucune habitude du français; il étoit peiné surtout, de ne pouvoir répondre à ces salutations obligeantes que les paysans suisses adressent à tous ceux qu'ils rencontrent. Pour remédier autant qu'il pouvoit à ces inconvéniens, il s'étoit fait un petit vocabulaire, où il écrivoit chaque phrase qu'il desiroit de savoir, avec sa traduction allemande écrite en français et selon l'orthographe de la prononciation. Au moyen de ce vocabulaire, il essayoit de se faire entendre de son mieux aux domestiques ou à ceux qu'il rencontroit dans ses promenades solitaires, lorsqu'il n'avoit personne avec lui qui pût lui servir de trucheman.

Dans ce petit cercle d'amis, Rousseau, si taciturne à l'ordinaire, faisoit la plupart du temps les frais de la conversation, qu'il animoit souvent par des récits d'anecdotes piquantes et de traits qu'il avoit recueillis sur le théâtre du grand monde; souvent aussi il se plaisoit à badiner, comme un enfant, avec une des sœurs de la receveuse (*), personne aimable et gaie,

(*) C'est d'elle que l'auteur tient les détails relatifs à Rousseau, qui ne se trouvent pas dans les ouvrages de celui-ci.

quoiqu'elle ne fût ni jeune ni jolie. Enfin cet homme, qu'on a peint comme un misanthrope bizarre et défiant, étoit à l'île de St.-Pierre le meilleur homme du monde, et s'abandonnoit sans contrainte à la plus naïve gaîté.

Le repas fini, chacun alloit à ses affaires. Rousseau, de son côté, muni de quelques morceaux de pain dont il avoit fait provision à table, alloit au réservoir près du canal faire visite aux poissons qu'on y conservoit, pour les leur distribuer. Dès que le couvercle du réservoir s'ouvroit, et que les poissons appercevoient leur pourvoyeur, ils venoient d'eux-mêmes sur l'eau prendre leur portion. L'ami de tous les êtres vivans les contemploit avec satisfaction, et s'amusoit à les voir emporter d'un air de triomphe les morceaux de pain qu'ils avoient saisis.

Mais le plus grand plaisir de Rousseau, le principal et le plus cher emploi de son loisir, c'étoit ces promenades sur l'eau, qu'il décrit lui-même avec tant de charme dans la cinquième de ses *Rêveries*. « Souvent, dit-il, pendant qu'on étoit encore » à table, je m'esquivois et j'allois me jeter seul dans un petit » bateau, que je conduisois au milieu du lac quand l'eau étoit » calme; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, » les yeux tournés vers le ciel, je me laissois aller et dériver » lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs » heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, » et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant,

» ne laissoient pas d'être, à mon gré, cent fois préférables à » tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle » les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil » de l'heure de la retraite, je me trouvois si loin de l'île, que » j'étois forcé de travailler de toute ma force pour y arriver » avant la nuit close. »

« D'autrefois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me » plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les » limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à » m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes » étoit d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et » d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-cir- » conscrites, au milieu des marsaults, des bourdaines, des per- » sicaires, des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'éta- » blissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de » gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette et de » trèfle, qu'on y avoit vraisemblablement semé autrefois, et » très-propre à loger des lapins, qui pouvoient là multiplier » en paix, sans rien craindre et sans nuire à rien. Je donnai » cette idée au receveur, qui fit venir de Neuchâtel des lapins » mâles et femelles, et nous allâmes en grande pompe, sa » femme, une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans » la petite île, où ils commençoient à peupler avant mon » départ. . . . Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier » que moi, menant en triomphe la compagnie et les lapins de

» la grande île à la petite; et je notois avec orgueil que la » receveuse, qui redoutoit l'eau à l'excès et s'y trouvoit tou- » jours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, et » ne montra nulle peur durant la traversée. »

Dans le temps de la récolte des fruits, Rousseau se faisoit une affaire sérieuse d'assister ses hôtes dans ce travail champêtre, d'autant plus agréable pour lui, qu'il lui rappeloit vivement ces jours heureux de sa jeunesse, où près de Madame de Warrens, dans sa chère solitude des Charmettes, il se livroit à de semblables occupations. Il raconte lui-même que souvent des Bernois, qui l'étoient venu voir, l'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac qu'il remplissoit de fruit, et qu'il laissoit aller ensuite à terre au moyen d'une corde.

Le soir, quand le lac agité ne lui avoit pas permis de se promener sur l'eau, il alloit s'asseoir au bord du lac sur la grève, dans quelque asile caché. « Là, dit-il, le bruit des vagues et » l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme » toute autre agitation, la plongeoient dans une rêverie déli- » cieuse, où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse » apperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, » mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et » mes yeux, suppléoient aux mouvemens internes que la rêverie » éteignoit en moi, et suffisoient à me faire sentir avec plaisir » mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à » autre naissoit quelque courte et foible réflexion sur l'instabilité

» des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offroit » l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçoient » dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, et » qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissoit pas » de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal » convenu, je ne pouvois m'arracher de-là sans effort. »

« Après le souper, quand la soirée étoit belle, nous allions » encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur » la terrasse, pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On » se reposoit dans le pavillon; on rioit, on causoit, on chan- » toit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage mo- » derne, et enfin l'on s'alloit coucher, content de sa journée, » et n'en desirant qu'une semblable pour le lendemain. »

Rousseau s'amusoit encore quelquefois dans les jours de pluie, non-seulement à mettre en ordre ses plantes, mais à les dessiner. Quand il croyoit avoir réussi à en copier une fidèlement, il alloit, avec l'empressement d'un jeune écolier, montrer son dessin de chambre en chambre, et demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, s'ils reconnoissoient cette plante? S'ils en disoient le nom sur-le-champ, et en y ajoutant quelque éloge sur son talent pour le dessin, il s'en alloit plus fier et plus heureux que Xeuxis, lorsqu'il eut achevé l'image de la plus belle des Déesses. Plus tard, quand le jour tombant ne lui permettoit plus de travailler au pinceau, il prenoit son luth, et y formoit quelques accords de fantaisie, dont l'expression tou-

chante lui faisoit souvent verser des larmes, sans qu'il s'en apperçut.

La chambre que Rousseau habitoit pendant son court séjour à l'île St.-Pierre, et que tous les étrangers vont visiter avec une espèce de vénération, est sans exception la plus chétive de la maison du receveur. Elle est à l'étage supérieur, à main droite du corridor étroit et long, et il faut passer, pour s'y rendre, par une cuisine dont le plancher est un peu moins elevé que celui de la chambre. Quatre murs blanchis à la chaux, qui sont à-présent entièrement couverts d'inscriptions, n'offroient ci-devant d'autre décoration qu'une grande armoire brune, un lit à l'ancienne mode, d'une indienne à fleurs bleues sur un fond blanc, six chaises revêtues de housses de la même étoffe, et une table couverte de toile cirée verte. Les caisses et les ballots que Rousseau avoit amenés avec lui, étoient déposés dans la cuisine qui lui servoit d'antichambre : la plupart n'avoient point été ouverts. La chambre étoit remplie de plantes, de papiers de musique et autres, dispersés sans ordre sur les chaises, sur la table et sur le poële. Une seule fenêtre éclaire cette cellule philosophique; elle donne sur le jardin potager attenant à la maison, au-delà duquel on apperçoit des prairies parées d'arbres fruitiers, une partie du lac et un village à toits de chaume situé dans le voisinage d'un bois, et derrière lequel s'élèvent les glaciers de l'Oberland, que le soleil couchant teint d'un pourpre éclatant. Outre l'agrément de cette

vue, un avantage particulier avoit décidé Rousseau à donner la préférence à cette chambre sur toutes les autres de la maison, c'étoit un escalier dérobé qui conduisoit, au moyen d'une trappe, dans une chambre du rez-de-chaussée et de-là dans la campagne. Rousseau s'échappoit souvent par cette issue, quand le bruit qui se faisoit dans le corridor l'avertissoit de l'approche de quelque visite importune, et se hâtoit de se soustraire à leur vaine curiosité, en se réfugiant dans les endroits les plus solitaires du bois; mais ne s'y trouvant pas encore en sûreté contre les recherches des indiscrets, il avoit fait arranger, par surcroît de précaution, quelques-uns des arbres les plus touffus, de manière qu'il pouvoit y monter sans risque, et s'y tenir bien caché dans le feuillage sur un petit siége, formé d'une planche solidement attachée aux branches les plus épaisses.

L'escalier dérobé existe encore; du reste, l'ancienne décoration de la chambre a subi de grands changemens. Le modeste lit d'indienne à ramages a fait place à un lit d'un goût plus moderne; des chaises plus légères et un lit-de-repos bien garni de bons coussins, permettent aux adorateurs de Rousseau de célébrer ici à l'aise un banquet philosophique à son honneur. Une petite statue de Rousseau, en plâtre, placée sur le poële de faïence verte, tient dans la chambre la place de l'homme illustre qui l'a jadis habitée. Les murs seuls ont conservé leur antique nudité, si l'on peut les appeler nuds,

étant couverts d'inscriptions innombrables dans toutes sortes de langues. Des noms d'hommes de tous les pays de l'Europe, de Londres et de Naples, de Pétersbourg et de Paris, sont accollés ici fraternellement les uns aux autres, et les opinions les plus divergentes, les sentimens les plus opposés n'y sont séparés par aucun intermédiaire (*). Les vers n'y manquent pas plus que sur les murs de la rotonde.

Il y avoit environ douze semaines que Rousseau vivoit à l'île St.-Pierre, lorsqu'au moment où l'on s'y attendoit le moins, il reçut de Berne l'ordre de sortir sur-le-champ de l'île et de toutes les terres soumises à la domination Bernoise. Des rai-

(*) Parmi les mille et mille noms dont ces murs sont couverts, on distingue le nom de Pitt, avec cette sentence : *Vaincre — n'importe comment!* Près de-là, une autre main a écrit cette autre maxime, signée du nom de Kant : *A de pures fins, par de purs moyens!* Il est difficile de faire mieux sentir la différence de la politique et de la morale. Au-dessus de ces deux noms, on a tracé plus récemment celui de l'homme qui pendant près de vingt ans a dominé sur toute l'Europe, et l'on y a joint cette sentence : *Sacrifions le monde à notre gloire, et le présent à l'avenir.* — Depuis que les murs n'offrent plus d'espace où l'on puisse écrire un nom, les voyageurs inscrivent le leur dans un livre consacré à cet usage, et l'accompagnent, s'il leur plaît, d'une devise ou d'une maxime. On remarque parmi ces noms, ceux des deux Impératrices des Français, Josephine et Marie-Louise, qui peut-être, si Rousseau n'avoit pas écrit le Contrat social, n'auroient jamais occupé la place élevée et dangereuse où elles ont brillé si peu de temps.

sons de politique, et le desir de maintenir la bonne intelligence entre Berne, Versailles et Genève, avoient déterminé le Gouvernement à porter cette sentence sévère contre l'homme du monde le plus dénué de protection. — Inutilement Rousseau offrit de s'obliger à ne jamais toucher une plume de sa vie, si l'on vouloit bien lui permettre de finir ses jours à l'île Saint-Pierre, si l'on vouloit bien même lui en faire une prison; il falloit partir, et cela à l'entrée de l'hiver, malade et ne sachant dans quel coin de la terre il pourroit trouver un asile. Tous ceux qui l'avoient connu à l'île, partageoient ses regrets et sa douleur.

Le soir avant son départ, lorsqu'il se fut débarrassé des visites et des complimens de condoléance qui lui arrivoient de toutes parts, il voulut aller revoir encore une fois tous les lieux qu'il avoit aimés, et leur dire un dernier adieu. Le souper étoit servi depuis long-temps, et ses hôtes réunis l'attendoient dans un triste silence, lorsqu'il revint de sa promenade solitaire, les yeux encore rouges de larmes. Le repas fut court, et la gaîté loin d'y présider. Des soupirs et même des sanglots mal étouffés interrompoient le peu de mots qu'on s'efforçoit de s'adresser réciproquement. Bientôt on se leva de table; alors Rousseau se fit apporter son luth, et chanta d'une voix altérée des couplets qu'il avoit faits probablement le jour même pour exprimer à ses hôtes, au moment de s'en séparer, sa reconnoissance et ses regrets. La sœur de la receveuse, pre-

sente à cette scène d'attendrissement mutuel, avoit retenu quelques-uns de ces couplets et le sens des autres; on a tâché, d'après ses indications, de restituer le texte de la romance entière, et la voici telle à-peu-près qu'elle pouvoit être dans l'original.

Chers amis, le sort m'entraîne.
Demain, mon cœur déchiré,
De regrets amers navré,
Va rompre sa douce chaîne,
Et se livrer, sans appui,
Aux traits que dardent sur lui
La calomnie et la haine.

Adieu, retraite chérie,
Où, des méchans oublié,
Sous les yeux de l'amitié,
Je laissois couler ma vie;
Où dans ton sein maternel,
Nature, fille du ciel,
J'avois trouvé ma patrie.

Adieu, paisible rivage,
Où le sort, plus indulgent,
Déposa, pour un moment,
Les débris de mon naufrage:
Lieux charmans dont la douceur
Ranimoit mon foible cœur
Fatigué d'un long orage.

Adieu, source pure et claire,
Qui souvent, près de tes eaux,
Me vit chercher le repos,
La fraîcheur et le mystère;

Quand, loin des feux du midi,
Je foulois le sol fleuri
De ta rive hospitalière.

Toi, qu'un vent léger balance,
Adieu, lac au sein d'argent,
Où, sous un ciel caressant,
J'errois avec indolence,
Goûtant les vagues douceurs
Des pensers longs et rêveurs,
Et du soir et du silence.

Lac brillant, fontaine pure,
Lits de mousse, ombrages frais,
Amis, bienveillans et vrais,
Douce paix, retraite obscure,
Tout fuit, hélas! — et demain
Ton enfant t'appelle en vain;
— Je t'ai perdue, — ô nature!

Au sentiment qui m'oppresse
Nul mortel ne répondra;
Mon cœur seul me parlera
Du bonheur qu'ici je laisse;
Et sur ce cher souvenir
Ma tombe, prête à s'ouvrir,
Va jeter son ombre épaisse.

Ah! — fuyez, vaines allarmes!
Mon nom vivra dans ces lieux;
Cet espoir, à mes adieux
Peut encor mêler des charmes.
Adieu! . . . sur ces bords chéris,
Qu'il me reste, ô mes amis,
Votre tendresse et vos larmes!

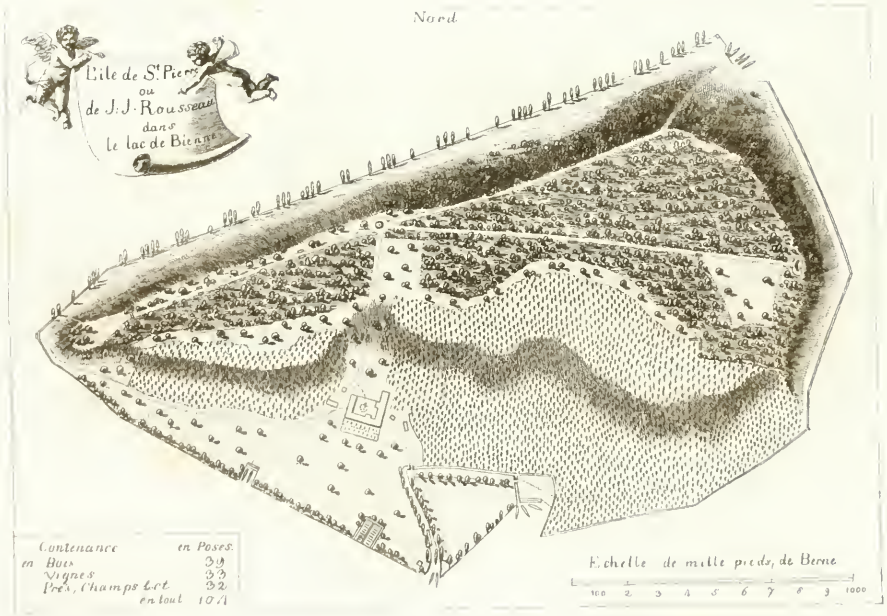
Le jour après, c'étoit le 24 Octobre, Rousseau partit de grand matin, accompagné de tous les gens de la maison, et de quelques amis qui étoient venus pour le voir encore une fois, et qui le suivoient jusqu'au bateau, en faisant les vœux les plus tendres pour son repos et pour son bonheur.

Le reste de son orageuse vie n'appartient point à l'histoire de l'île St.-Pierre. Il n'y devoit plus revenir; mais il trouva enfin un asile non moins doux dans les jardins d'Ermenonville. Il y passa quelques momens tranquilles au sein de la nature et de l'amitié; et ce fut dans cette heureuse retraite, ce fut dans un beau jour d'été, que son âme quitta son enveloppe mortelle, pour aller jouir d'un meilleur monde et d'une paix qu'il n'avoit pu trouver sur la terre. (*)

(*) Rousseau mourut à Ermenonville, le 2 Juillet 1778, dans une maisonnette voisine du château de M.r de Girardin, dont les invitations obligeantes l'avoient attiré dans cette demeure environ un mois auparavant. Il résulta du procès-verbal de l'ouverture de son corps, qu'un vaisseau sanguin s'étant rompu dans sa tête, avoit occasionné sa mort : ce qui détruit les faux bruits qu'on a répandus dans le temps sur le genre de mort de Rousseau.

FIN.

Carte du Lac de Bienne et de ses environs



Rousseau passa les mois d'Aout de Septembre et d'Octobre de l'année 1765, à l'Ile de Saint-Pierre il en partit le 24 Octobre.

VUE DE L'ISLE DE ROUSSEAU
prise au rivage de Gerolfinguen

ROUSSEAU CARESSANT LES ENFANS DES VIGNERONS.

LA FÊTE PENDANT LES VENDANGES

VÜE DU HAUT DE LA TERASSE.

LA RECOLTE DES FRUITS.

ROUSSEAU S'ENFUIT DE SA CHAMBRE PAR L'ESCALIER DÉROBÉ

L'EMBARQUEMENT DES LAPINS

VUE DE L'ISLE DE ROUSSEAU
prise à l'Isle des lapins

LA VENDANGE

LA CHANSON D'ADIEU

1 Rousseau 2 Thérèse 3. et 4. le Fermier et sa femme 5 la soeur de la fermière 6 et 7 les domestiques 8 et 9 les parens du fermier

36 [illegible]

Kulturgesch. G I. 3
Schweiz: Kt Bern
Petersinsel

Verf: Wagner, Siegmund

Bern 1796